

Suin le 20 avril 1995

Mon cher fils,

Je suis sorti hier de l'hôpital où les médecins ne m'ont laissé que peu d'espoir, mon opération a consisté à m'ouvrir et à me refermer aussitôt et le toubib qui m'a reçu a été clair, j'en ai au plus entre huit mois et un an à vivre. Peut être se trompe t-il? et que j'en ai pour encore moins car, de jour en jour, je sens décliner mes forces. Que veux-tu, il faut bien une fin à toute chose à commencer par notre propre existence. En tout cas, je n'ai plus les moyens d'un gaspillage de temps et de vie et si je prends la plume aujourd'hui, ce n'est pas tant pour te parler de ma santé chancelante, que pour te parler de moi et de ma vie, telle qu'elle fut et que tu ignores.

Je sais que tu m'as toujours reproché mes absences, mes insuffisances et mon manque d'attention à ton égard. Je sais que tu t'es toujours senti plus proche de ta mère et je ne peux décemment pas t'en vouloir. Cependant, à l'orée de ma disparition définitive, j'éprouve ce besoin que tu connaisses ce que fut mon existence, même si elle te paraîtra invraisemblable, il faut que tu me crois, car ce que je m'appête à te dire, fut LA vérité. Une vérité difficile à assumer, impossible à communiquer mais que je te livre ici, parce qu'une feuille de papier est moins impressionnante qu'une paire d'yeux qui te fixent, en espérant que tu y portes un minimum d'attention. Je ne fus pas toujours maître de ma destinée ce qui t'éclairera sur bien des points, tu vas le constater.

Je passerai rapidement sur mon enfance dans la ferme des parents au fin fond de la France profonde, ici à Suin où je suis né en 1915. J'ai eu l'enfance banale des bambins de cette époque, à savoir une éducation à grands coups de pieds au cul, tant à la maison qu'à l'école communale où j'ai étudié. A cette époque, le maître était vraiment maître de tout et ne se privait pas de le faire savoir. Les enfants le craignaient comme la peste et chacun se faisait tout petit sous sa baguette, car il avait une baguette dont il se servait abondamment. Combien de fois suis-je rentré le soir avec un mal de crâne persistant tant il avait usé et abusé de sa badine ? A la maison ce n'était guère mieux, mon père était dur lui aussi, il faut dire que la vie à cette époque n'était pas tendre et que si l'on voulait manger il fallait se donner la peine de gagner sa croûte, la terre n'était généreuse qu'à ceux qui la travaillait chaque jour avec l'ardeur que peuvent mettre des damnés à survivre. Aussi, dès l'école finie, j'étais invité sans trop de ménagement à prendre livres et cahiers et à aller garder les vaches dans ce pré que nous avions à flanc de coteau, une terre arrachée à la forêt,

comme une ouverture dans les bosquets qui l'entouraient. Là, je faisais mes devoirs, j'apprenais mes leçons tout en gardant un œil sur mon troupeau que je ramenait le soir tombé, pour la traite. J'avoue que j'ai aimé ces épisodes, ils me laissaient du temps libre que j'occupais à exercer ma curiosité naturelle et qui était aussi un répit à la pression permanente dont les enfants étaient l'objet.

C'était mon temps à moi, dans la solitude d'une nature presque sauvage. J'y côtoyais les animaux qui s'aventuraient dans le pré, les renards, les belettes et autres habitants des forêts. Bientôt je fus imbattable pour reconnaître les oiseaux et je dois te dire que cette vie bucolique me convenait parfaitement. Aux vacances, mon père m'employait à plein temps à la ferme, je devais le seconder dans les travaux quotidiens, même les plus rudes. Je portais les charges les plus lourdes, je menais les chevaux pour les labours, et bien sur ma récompense venait vers le soir où j'allais retrouver mon pré et mes vaches, après une journée éreintante.

Lorsque j'eus atteint mes quatorze ans, et le certificat d'étude en poche, mes parents jugèrent que j'avais assez perdu de temps à user des fonds de culotte à l'école et ils m'employèrent à plein temps à la ferme. Gagnant en force et en expérience, mon père me laissait l'initiative dans le travail, lui-même prenant un peu plus de recul, déjà usé, déjà fatigué par les labeurs forcenés alors qu'il atteignait les quarante ans.

Cette situation ne me déplaisait pas outre mesure, j'étais relativement maître de mon emploi du temps. Certes, je travaillais dur, mais librement, à mon rythme. J'avais gagné en taille et en muscles, j'étais presque un adulte. Aux yeux de mon père, je l'étais en tout cas. Toujours les sens en éveil, je guettais le lièvre sortant d'un fourré ou la perdrix s'envolant dans un bruissement d'ailes affolé, ces visions me mettaient toujours en joie. Et puis, il y avait le pré où je me rendais chaque soir, un livre à la main et je m'asseyais sur une pierre attendant que la nuit tombe et vienne l'heure de rentrer traire nos cinq vaches.

Cette vie rurale dura jusqu'à mes dix-sept ans soit l'année 1932. Au printemps de cette année-là, je crois que ce fut pendant le mois d'Avril, il arriva un soir un événement extraordinaire et qui allait orienter ma vie dans un sens que je n'aurais jamais pu imaginer.

Un soir donc, j'étais assis à lire sur ma pierre. Au moins, ma brève éducation scolaire m'avait ouvert au monde. Je lisais beaucoup, livres ou revues, tout ce qui était écrit et qui passait à portée de ma main. Je revenais souvent vers l'école communale où l'instituteur tenait à la disposition de qui le souhaitait, une bibliothèque, sans doute trop peu fournie, mais qui avait le mérite d'exister. Ce soir-là, donc, plongé dans ma lecture, je levais machinalement les yeux un instant, histoire de voir où étaient mes bêtes, et c'est à ce moment-là que je vis LA CHOSE.

Une chose. Je ne peux pas trop te dire un autre mot que celui là: c'était un objet ovoïde que je voyais juste à la limite du bois, un peu au dessus de moi, encore bien visible dans la pénombre qui s'avavançait. Il semblait en lévitation à moins de cinquante centimètres du sol, un œuf posé en l'air comme ça, haut de trois mètres environ et de deux mètres dans son plus ample diamètre. Un objet à l'aspect métallique en tout cas, sa surface polie, bombée brillait faiblement dans le soir, d'un gris proche de l'aluminium. Je restais bouche ouverte à contempler cette apparition qui me semblait être, je ne sais pourquoi, l'objet idéal. Sa forme, sa taille, sa brillance

discrète dans le soir venant, il n'était qu'harmonie. A cet instant, j'ai imaginé qu'il symbolisait la vie, le ventre maternel, le cocon originel et je le détaillais un long moment sans même penser à me lever, à aller le voir de plus près. Je n'avais pas peur, non, j'étais alors dans une étrange torpeur, comme en pilotage automatique, les yeux rivés sur l'apparition à moins vingt mètres de moi, cet œuf parfait, métallique, sans trace de soudure ou de rivets apparents, lisse et brillant, absolument silencieux, posé dans le paysage, insolite et beau.

J'essayais de m'ébrouer, de bouger et de me reprendre pour me prouver que je ne rêvais pas. Je voulus me lever pour aller le voir de plus près, mais je retombais assis sur ma pierre. Je tentais une nouvelle fois, nouvel échec. J'étais cloué dans la contemplation d'un œuf métallique que j'aurais voulu toucher, caresser. Pris de crainte, soudainement, mes mains se mirent à trembler, une appréhension sourde s'insinuait dans mon ventre et un début de panique me faisait sortir les yeux de la tête. Je réalisais que j'étais face à l'inconnu, l'incompréhensible, le fantastique, un autre monde, et tout cela faisait peu à peu son chemin jusqu'à mon cerveau.

C'est alors que les vis. EUX.

Qui me demanderas tu ?

Eux, les habitants de cet œuf. Car il était habité cet œuf. Des créatures petites, des humanoïdes comme on dit aujourd'hui. Ils avaient la taille d'enfants de dix ans environ, moins d'un mètre soixante en tout cas. Tout de noir vêtu, de la tête aux pieds dans une combinaison sombre qui moulait leur corps mince.

Tout à coup ils furent là.

Comment ? Je les ai vu «sortir» de l'œuf. Quand je dis sortir, je veux dire que je les ai vu se matérialiser à travers la paroi brillante de l'objet et poser les pieds dans l'herbe du pré. Il y a parfois dans les événements extraordinaires de la vie, des détails qui marquent. Je viens d'écrire « qu'ils ont posé les pieds dans l'herbe. » Ils l'ont réellement fait, je te l'affirme, parce qu'ils piétinaient l'herbe sous leurs pas. L'œuf était en lévitation, mais ses occupants, eux, foulaient la prairie.

Mon cher fils, je vais ici interrompre mon récit, juste le temps de te dire qu'à l'heure où j'écris ces lignes je suis parfaitement sain d'esprit et que je possède toutes mes facultés, ma maladie n'est point en cause et elle ne me fait pas délirer. Ce que je te raconte ici, je n'ai jamais pu le dire à qui que ce soit. Pour mes parents, c'était hors de question, tu l'imagines bien. Leur bon sens paysan menait toute leur vie et jamais au grand jamais ils n'auraient pu prendre en compte une telle aventure sans me traiter de fou et d'affabulateur. Ils n'avaient pas l'imaginaire nécessaire. Quand à ma femme, ta mère, je crois qu'elle était de la même trempe sensiblement, ce n'est pas lui faire injure compte tenu de son éducation toute semblable à la mienne, de penser qu'elle aussi aurait été imperméable à un tel récit.

De nos jours, avec le développement des médias: télévision, radios, journaux, et autres lectures, les gens se sont habitués à de tels récits, même s'ils n'y croient pas. Enfin, ils paraissent plus ouverts, en tout cas. Il semble possible d'en parler plus simplement, même si parfois, c'est pour récolter, en fin de compte, railleries et quolibets. Depuis la fin de la guerre, on parle régulièrement de soucoupes volantes, même si c'est pour en rire et nier le phénomène. Il faudra encore beaucoup de patience, je crois, pour admettre et intégrer la gravité d'un phénomène que bien des

gens en poste de responsabilité préfèrent ignorer comme l'autruche qui se cache la tête dans le sable.

Tant pis, je prends le risque avec toi, sachant que tu as assez de bon sens pour ne pas aller faire à ton père une publicité négative. Cette vérité je te la dois, tu en feras ce qu'il te semblera bon.

Et donc, pour reprendre mon histoire, ils étaient là devant moi. Comment te les décrire ? Une tête vaguement triangulaire, disproportionnée par rapport à leur corps fluët. Dans ces visages quelque peu anonymes je distinguais deux yeux noirs eux aussi, qui ressortaient de la tête et parce qu'ils émettaient une sorte de magnétisme irrésistible. Des yeux semblables à ceux des mouches, très différents des nôtres, sans pupilles. Un nez presque inexistant, pas un poil n'était visible, une bouche réduite à un trait, des bras fluëts un peu trop longs me semblait-il, et des mains eux aussi recouverts de noir et semblables aux nôtres. Non, je n'ai pas compté des doigts en plus ou en moins.

Ils me regardaient à moins de deux mètres et moi j'étais fasciné comme le lapin devant le serpent, incapable d'un mouvement. Je n'aurais pas dû avoir peur de deux avortons comme ces deux-là, j'étais bien plus grand, plus musclé aussi, mais je me sentais sans force face à ce défi à la raison.

Soudain des paroles me sont parvenues, je veux dire qu'elles se sont imposées à moi, comme inscrites directement en ma tête, pour me dire de ne pas avoir peur et de ne pas essayer de fuir. Certes non, je ne le pouvais pas, mais j'avais un désir profond de me trouver ailleurs, de chercher à me blottir entre mon père et ma mère, à me cacher loin de ce pré, de cette réalité fantastique. La voix m'a fait savoir que ni mon père ni ma mère ne pouvait rien pour moi et j'ai été glacé de cette révélation. Ils lisaient dans mes pensées aussi clairement que dans un livre.

« En effet » Ces deux mots me revenaient comme un écho à ma propre réflexion. Je me bougeais plus et je m'efforçais de ne même plus penser.

La voix m'a alors expliqué que je devais les suivre, qu'ils m'avaient choisi pour représenter ma communauté et que j'allais être investi de responsabilités importantes, à la fois pour notre bien autant que pour le leur.

Je n'ai rien compris de ces chimères. Comment un jeune paysan presque ignorant de tout allait-il pouvoir faire quoi que ce soit pour sa communauté et encore moins pour des êtres dont il ignorait tout et dont il n'imaginait même pas l'existence deux minutes plus tôt?! Soudain, je me suis senti envahi d'un désespoir profond comme je n'en ai jamais éprouvé par la suite dans mon existence.

La voix m'a aussitôt rassuré, j'ai sentis mon corps se détendre dans la même seconde et une espèce de sérénité me gagner peu à peu. J'ai écouté ce qu'ils me faisaient parvenir par une sorte de canal télépathique. Ils m'ont dit venir d'un point de l'univers pas si éloigné de nous, ils m'ont dit qu'ils surveillaient la Terre depuis fort longtemps et qu'ils avaient ainsi, tout autour de la planète des correspondants qu'ils choisissaient parmi les terriens. Ils m'ont dit aussi qu'ils allaient m'emmener avec eux pour faire mon éducation et que je reviendrai plus tard avec une mission à accomplir ici bas.

J'ai aussitôt pensé à mes vaches, à mes parents, à mes travaux à la ferme, aux semis que je devais commencer la semaine suivante comment pourrais-je les ...

« Ne vous inquiétez pas pour les vôtres ni pour vos travaux. »

La réponse s'est inscrite dans ma tête dans la seconde qui a suivi. Je n'ai pas eu le loisir de décrypter cette phrase ambiguë, les deux entités se sont approché de moi, ils m'ont pris chacun par un bras de part et d'autre. J'ai senti que je flottais dans les airs tandis que j'avancais vers l'œuf. Nous sommes passés à travers la paroi et je me suis trouvé dans une vaste salle.

Oui, c'était une vaste salle, impossible à faire tenir dans le volume de l'œuf tel que je l'avais appréhendé à l'extérieur. J'en étais à peine surpris et mes deux compagnons m'ont conduit dans une espèce de cellule où je suis entré. Arrivés là, ils m'ont déshabillé sans que je puisse opposer quelque résistance et malgré ma pudeur paysanne. Ils m'ont encore rassuré, m'expliquant qu'ils allaient débarrasser mon corps de ses bactéries, puis j'ai été lavé avec un liquide indéfinissable, en tout cas avec une substance qui laissait sur ma peau une impression de douceur et de chaleur tiède. Aussitôt après, je me suis senti me figer, toujours conscient mais entouré d'un liquide semblable au liquide amniotique qui entoure le fœtus.

J'étais bien, en suspension corporelle autant que spirituelle, mes facultés en roue libre. Mes «compagnons» avaient disparu mais une voix suave me rassurait quand mon esprit dérivait vers des débuts de panique, mais de plus en plus diffus. Insensiblement, je quittais mon ancienne peau et mon ancienne façon de penser pour une vue plus universelle de tout ce qui m'était extérieur. Sans que je ne m'en rende vraiment compte, ceux qui me tenaient étaient en train de refaire mon éducation en même temps que je quittais la Terre.

Car je quittais la Terre.

Je ne connais pas la durée de ce voyage, Je n'étais plus dans cette notion terrestre qui ordonne nos vies, j'en avais perdu le sens et mon rythme biologique était déconnecté de la notion de jour et de nuit. Le monde dans lequel j'avais été projeté n'avait ni jour ni nuit. Je ne puis te raconter ce voyage de façon « terrestre » en ce sens qu'il n'avait pas, en fin de compte, de durée comptable et palpable à la façon où on l'entend habituellement sur notre terre.

Non, vraiment impossible de te donner une notion «de temps» de voyage, j'ai plutôt , à la réflexion, une impression de temps manquant à mon existence. En tout cas je fus projeté dans un univers en apparence assez semblable au notre. Je veux dire par là qu'il était parfaitement vivable pour des terriens.

Mon arrivée fut semblable à un réveil et grande fut ma surprise de me trouver en face d'un personnage très semblable à nous-même. C'était un être grand et beau, d'un âge indéfinissable, mais il en émanait une sagesse de vieux philosophe. Il était blond et les cheveux lui tombaient jusqu'aux épaules. Il était vêtu d'une sorte de longue robe blanche qui le couvrait tout entier, cette robe semblait être son seul vêtement et son apparence faisait penser à nos antiques penseurs qu'étaient Platon, Socrate, ou Aristote.

Avant même qu'il m'adresse la parole, je jetais autour de moi des regards d'effroi à la recherche des entités qui m'avaient kidnappé, mais je ne vis personne d'autre que le grand blond. Il me parla par télépathie et je reconnus cette voix rassurante déjà entendue et qui s'imprima dans ma tête. Elle me suivait depuis le début de mon aventure.

«Ne vous en faites pas pour les êtres qui vous ont amené ici, ce ne sont que des robots biologiques dont nous nous servons pour nos tâches les plus difficiles ou les plus spécifiques comme ces voyages spatiaux par exemple, vous en croiserez d'autres, ils se chargent de toutes les fonctions subalternes sur notre planète.»

Il lut dans mon crâne ma stupéfaction et il me sourit gentiment, sans ironie aucune, puis il m'invita à le suivre. Il me conduisit à une vaste baie vitrée derrière laquelle je pouvais apercevoir la planète sur laquelle je me trouvais. Le paysage était une campagne bucolique faite de vallons et de collines, des bosquets d'arbres semés ici et là. Des routes, des champs d'un vert uniforme et des rivières couraient au milieu des fleurs. Dans le ciel, des oiseaux et aussi quelques avions comme il nous arrivait d'en voir dans notre ciel. Rien de sensationnel, rien d'extraordinaire, on voyait même des animaux qui me semblaient eux aussi familiers. La seule chose, disons, un peu choquante, était le bel ordonnancement de cette nature, un peu trop belle pour être vraie et tandis que je me faisais cette réflexion, la voix de mon nouveau mentor se fit entendre dans ma tête : «Vous avez devant vos yeux la réalité de notre univers, vous n'aurez pas l'occasion d'y aller, ou alors, il vous faudra montrer des aptitudes exceptionnelles. Cette perfection dont vous semblez douter existe bien. Simplement nous maîtrisons parfaitement notre environnement, contrairement à vous qui détruisez le votre petit à petit.»

Je le regardais incrédule, où avait-il pêché que nous détruisions notre planète ?

« Vous ne vous en rendez pas encore compte mon cher Antoine, mais votre planète se délite sous vos pieds à cause, principalement de votre cupidité mais aussi de votre manque d'organisation, vos gaspillages, autant de maladies infantiles de votre vos sociétés. Peut-être vivrez-vous assez vieux pour le voir, cela dépend de vous d'abord et aussi de nous.

Nous vous avons fait venir parce que nous vous avons choisi. Vous allez apprendre ici de belles choses qui vous seront utiles et vous retournerez sur Terre avec un autre bagage et des missions bien précises.»

Je commençais à paniquer quelque peu. En effet, je n'étais qu'un paysan ignorant du vaste monde qui était le sien, alors, imagine donc, un autre monde ! Comment pouvais-je être utile, et dans quel but ?

«Mon cher Antoine, vous êtes ici pour apprendre.» Sa main s'était posée sur mon épaule et bien que ce contact me sembla familier, je sentis une force extraordinaire émanant de cette main. Non pas qu'elle fut contraignante, non, mais elle imposait le respect et l'obéissance, en même temps qu'elle transmettait une énergie calme et tranquille,

«Venez avec moi, Antoine, je vais vous montrer ce que sera votre vie parmi nous.»

Mon compagnon m'entraîna à sa suite, il me montra ce qui serait ma chambre, il m'assura qu'ici, dans ce lieu, j'aurais le repos le plus complet et selon mes désirs. L'endroit avait quelque chose de reposant et d'intime aussi, le lieu me plut, bien qu'il fut des plus spartiate, meublé seulement d'un lit, d'étagères et d'un coin pour la toilette dont mon nouvel ami me montra le fonctionnement. En fait, il suffisait de se mettre nu et de se présenter dans la cabine. Il se mettait alors en marche un souffle tiède, agréable et délassant en même temps qu'il me nettoyait le corps. Comme je m'inquiétais d'un nécessaire à barbe, il me sourit et me répondit qu'un tel matériel

me serait inutile. Le lit était particulier lui aussi, il suffisait de s'étendre pour se sentir enveloppé de douceur et de flotter au dessus de la couche, parfaitement détendu et presque aussitôt, le sommeil venait comme je l'expérimentais bientôt.

Après la chambre, il me mena en d'autres lieux, la salle où se prenaient les repas, il y avait des entités sombres qui s'affairaient aux cuisines et qui nettoyaient les lieux, ou s'adonnaient à d'autres tâches ménagères. Nous ne nous sommes pas attardés ici, mais j'avais devant les yeux la preuve de l'existence de ces robots biologiques. Plus loin me dit-il avec enthousiasme, se trouvait le lieu des études et il me mena devant un grand mur blanc, Ce n'était pas réellement un mur, mais plutôt un écran, pas non plus réellement blanc, il était laiteux, voir un peu translucide. Devant lui, je vis des hommes comme moi et cela me rassura de retrouver mes semblables. Je voulus m'avancer vers eux mais mon compagnon m'en dissuada :

«Ils ne vous comprendraient pas, ils ont une autre nationalité que la votre.»

Je les regardais mieux et effectivement, ces hommes qui étaient là, n'étaient pas français, cela se voyait avec un minimum d'attention. Des nordiques, enfin, des blonds, quelques hidalgos aussi qui avaient l'air de venir d'Espagne, où d'Amérique latine, des noirs africains, des asiatiques, des aborigènes d'Australie, enfin une faune des plus hétéroclite se trouvait devant ce mur, comme fascinés par lui.

«Ils étudient.» Me fit savoir mon guide. Cela ne calmait pas ma curiosité, mais il me fit savoir que je comprendrai bientôt. Il lut «dans mon esprit» le scepticisme autant que l'incompréhension, «vous verrez par vous-même», me fit-il savoir immédiatement. Il me parla aussi de notion de QI, j'ignorais totalement de quoi il voulait parler, il me fit savoir que c'était notre façon de mesurer notre intelligence ou plutôt, nos capacités à apprendre. Une méthode complètement archaïque à ses yeux, mais qui me parlerait certainement dans un proche avenir. Il conclut en affirmant que mes capacités étaient grandes et qu'ils m'avaient choisis pour ça.

Je passais donc les premiers moments dans cet étrange environnement à suivre ce guide mystérieux me faisant découvrir ma nouvelle vie qui, à mon goût ressemblait fort à une vie carcérale de luxe. Il m'expliqua alors que ce sentiment était transitoire et partagé par tous les apprenants qui venaient de notre Terre, qu'il s'estomperait et disparaîtrait dès que j'aurai commencé les études. Moi qui n'avait jamais navigué qu'entre Cluny et Paray le Monial, je me trouvais dans un monde que je n'arrivais même pas à appréhender en sollicitant au mieux mon imagination, et plus encore, je ne comprenais pas pourquoi j'avais été choisi pour des études. Dans quel but ? Pour le profit de qui ? Pas le mien en tout cas ! J'étais à mes yeux un jeune paysan du charolais promis à une vie campagnarde dans une petite ferme perdue au fond de la campagne française.

Mon guide me fit savoir immédiatement que je devais prendre les choses de la façon la plus neutre possible, de faire montre de curiosité, ne plus penser au lieu d'où je venais, mais plutôt de réfléchir de façon plus universelle. Il me fit comprendre que c'était une chance qu'ils m'offraient et qu'il m'appartenait de m'en saisir. Comme je lui faisais comprendre que je n'étais pas fait pour les études, il me détrompa, me disant que mes ressources étaient en réalité fort importantes et qu'ici, je pourrai donner enfin libre cours à ma soif de savoir. Je n'étais pas du tout persuadé d'une soif quelconque à apprendre, mais je n'avais guère le choix que de suivre cet être étrange

qui de toute façon me tenait en son pouvoir. J'allais donc faire de mon mieux.

Pour faire court, j'ai eu par la suite l'occasion de me rendre compte à quel point il disait vrai. Au premier instant où je me suis retrouvé devant le mur, j'ai eu comme une révélation, tout le savoir, soudain, m'a paru accessible, je n'avais qu'à choisir la matière pour qu'aussitôt, afflue en ma tête tout un flot de connaissances qu'il me paraissait évident de comprendre sur le champ. C'était une formidable sensation, je dois bien te l'avouer. Il me semblait tout à coup que mon cerveau s'ouvrait à toutes sortes de cultures, sans effort particulier de ma part. Je devenais une sorte de maître du temps et des choses et que l'omniscience n'était pas loin. Il est difficile de décrire ce que je ressentais, j'avais l'impression d'une immense liberté. Ma curiosité s'exerçait à plein, sans limite et, phénomène extraordinaire, je retenais tout et comprenait tout sans aucune effort. La notion de contrainte s'était éloignée. J'allais écrire qu'elle avait disparu alors qu'au fond de moi, elle demeurait. Quelque chose ressemblant à l'instinct me guidait vers ces connaissances et guidait mes choix.

Au fil du temps, que je ne peux donc pas quantifier, j'ai commencer à progresser dans divers domaines comme les mathématiques ou la physique, des matières que j'avais un peu effleurées à la communale de Suin, sans aller au-delà de choses très basiques. Je me suis aussi passionné pour l'étude de langues, telles que le Swahili ou le Néerlandais. Pourquoi ces langues? Je ne saurais te répondre. J'en reviens à ce que j'énonçais plus haut, j'étais manipulé et l'écrire aujourd'hui, me rappelle à quel point je pouvais être entre leurs mains. Toujours est-il que j'ai parlé ces langues couramment. Je le dis au passé car n'ayant pas eu le loisir de les pratiquer ici chez nous, il me reste des mots, des phrases, qui me permettraient encore de me faire comprendre si je voyageais en Hollande ou en Afrique de l'est. Les math. et la physique m'ont été d'un autre secours, et d'ailleurs, mes hôtes en ont tiré quelques avantages par la suite, comme j'aurai l'occasion de te le dire ici.

Je suis resté chez eux pendant trois années terrestres environ et sans jamais m'ennuyer une seule seconde. Mon mentor ne m'avait pas induit en erreur sur ce point. Dès le réveil et après de rapides collations, mes quo-apprenants et moi nous précipitions devant le mur blanc. C'était si facile, sans douleur et toutes les connaissances de l'univers s'offraient à nous sans peine. Une sorte de magie nous saisissait dans un étrange tourbillon de science, d'humanité, et de philosophie qui imprégnait nos corps et nos âmes frissonnants d'enthousiasme.

Bien des années après ces fantastiques aventures, je pourrai t'écrire qu'ils possédaient à la perfection l'art de la manipulation. Heureusement, j'ai gardé assez de clairvoyance pour ne voir qu'en cette apparente générosité, une prise de pouvoir sur nos consciences. Toute cette science accumulée, toutes ces richesses intellectuelles n'avaient qu'un but : servir leurs desseins. Je ne dis pas qu'ils voulaient nous nuire, pas du tout, juste manipuler nos consciences acheminer nos vies au gré de ce qui leur semblait bon et dans une totale adhésion à leurs projets qui restent bien obscurs à mes yeux. C'était subtil et complètement invisible de nous. Te rappelles-tu cet aphorisme de ce bon vieux Rabelais : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme » ? Avec le temps et à la réflexion, je me demande si quelque part, je n'ai pas participé à la ruine de nos sociétés à mon insu, parce qu'ils m'avaient donné une science dont je n'ai su que faire. Tout cela me semble aujourd'hui très trouble parce que leur science

à eux, va bien au-delà de notre propre compréhension. J'ai le sentiment profond de m'être fait manipuler et qu'en fin de compte, tout ce savoir ne m'a pas servi.

Sans doute te demandes-tu si j'ai pu visiter leur planète? curieusement, je n'en ai pas éprouvé le besoin. L'envie d'étudier était trop forte, elle me prenait à chaque instant de ma présence la-bas. Je me rendais devant le grand mur blanc si fascinant, si bénéfique et si intrigant. J'étais loin d'être le seul à me trouver dans cet état de soif de savoir. Nous étions nombreux, tous aussi fascinés les uns que les autres par la surface laiteuse qui monopolisait toute notre attention et notre existence. Nous nous précipitions comme des moutons et sans même nous soucier les uns des autres, sans même essayer d'échanger sur nos connaissances. Comment avons-nous pu vivre ainsi ? Il n'y avait que notre guide qui pouvait nous rappeler que le temps du repos était venu, ou alors le temps de se nourrir. Une nourriture au goût varié mais sans apprêt particulier, consistant en des bouillies appétissantes et abondantes sans plus.

Les questions que tu dois te poser, je me les suis posées aussi. Cet environnement, à la réflexion, me semble aujourd'hui bien artificiel, proche de ce que nous connaissons sur terre, mais en décalage avec notre nature parfois désordonnée voire chaotique. Les détails à quoi se raccrocher étaient inexistant, une branche cassée, un rocher saillant, une grange en ruine. Tout était parfaitement lisse, et je me demande comment j'ai pu tenir dans un tel décor sans accuser un ennui profond. Sans doute tout cela était voulu et calculé. Je n'ai sans doute rien vu de la réalité des lieux où je fus séquestré. Ce qui nous servait de décor fut probablement implanté dans ma tête, ou projetée sur ce qui nous servait de fenêtres. La seule réalité dont je puisse faire état, ce sont ces connaissances considérables que j'ai accumulées là-bas.

Des connaissances dont mes hôtes devaient tirer un parti en me demandant par la suite de leur procurer tel ou tel ouvrage scientifique, mais dans quel but, je l'ignore ! Il est si évident que leurs connaissances, vont bien au-delà de notre pauvre science terrestre.

Enfin bref, je me suis plié à tout ce qu'ils m'ont demandé. Sans doute au fond de moi une peur résiduelle permanente me faisait penser qu'il valait mieux que je leur obéisse si je voulais un jour, retrouver notre bonne vieille terre.

J'étais soumise, ils m'avaient formaté et ils avaient connaissance de la moindre de mes pensées, une sorte de totalitarisme ciblé qui m'avait enlevé mon libre arbitre. J'étais leur petit soldat et je marchais au pas, ils me manœuvraient à leur guise, mais vois-tu, cette réflexion là, je ne pouvais même pas me la faire sans éveiller leur suspicion, ou alors, et c'est le plus probable, ils en étaient parfaitement conscient mais leur contrôle était tel, que mes pensées n'avaient aucune importance.

Je n'avais aucune notion de temps planté devant ce mur laiteux qui me prodiguait ses bienfaits.

Un jour pourtant, pour parler en terme terrestre, mon mentor m'a fait savoir que j'allais retrouver la Terre d'où j'étais issu. Je n'ai pas pu dissimuler mon émotion à l'idée de retrouver les miens, ce qui a fait naître au coin de ses lèvres un petit sourire indéfinissable.

*

Ils m'ont ramené chez moi.

Un beau soir baigné d'or et de bleu sur la Terre, je me suis retrouvé à l'endroit où ils

m'avaient capturé, dans ce pré à l'herbe veloutée, en lisière du bois où je faisais paître les vaches. Les premiers instants sur la terre de mes ancêtres m'ont parus pénibles, l'attraction terrestre pesait sur mes épaules et rendait le moindre de mes gestes fatigant. Tout ce temps passé hors de la Terre m'avait presque libéré de son attraction, en tout cas j'avais perdu la conscience de sa pesanteur. Je vivais là-bas comme sur un petit nuage pourrait-on dire. Il me fallait me réhabituer à l'effort.

Je découvrais bientôt que je n'étais pas seul, sur le sentier menant vers la ferme familiale, un homme m'attendait dans l'ombre des noisetiers qui bordaient le chemin. Il est venu à moi en souriant et m'a abordé de la façon la plus simple et la plus avenante, me faisant savoir immédiatement qu'il serait mon correspondant pour les choses «de l'au-delà». J'ai eu une crispation qu'il a dû ressentir, car il m'a demandé si tout allait bien. J'ai éludé, arguant que la pesanteur terrestre me paraissait un peu difficile à supporter. Il m'a tranquilisé, m'assurant que c'était un inconvénient passager. Il me redonnait confiance par sa conversation aimable et bientôt, il me donna une adresse postale où je pourrai lui écrire. Cependant, il me fit savoir que ce serait plutôt lui qui me ferait signe et me fixerait les objectifs que l'on me demanderait d'atteindre.

« Rassurez vous, me dit-il aussitôt, rien ne sera au dessus de vos forces. Vous avez acquis un savoir-faire et on vous demandera juste de le valoriser.»

Cela ne m'éclairait guère, mais l'euphorie d'être de retour dans mon environnement de toujours, me fit passer les consignes de l'homme au second plan. Nanti de ses coordonnées je rentrais donc chez mes parents d'un pas que je qualifierais de décidé malgré la pesanteur que je ressentais de façon insistante tant je m'étais déshabitué à elle.

L'accueil ne fut pas aussi chaleureux que je pouvais l'attendre. Une fois l'instant de surprise passé, mon père me posa beaucoup de questions sur mon absence, et surtout, il me reprocha d'avoir abandonné les bêtes un beau soir dans le pré. Il me dit s'être inquiété de ma disparition, fouillé la campagne à ma recherche. Il avait alerté les gendarmes qui bien sûr n'avaient rien trouvé. Ma mère ne fut guère plus enthousiaste, elle me fit comprendre qu'elle approuvait mon père et qu'ils avaient eu le temps tous les deux de nourrir à l'encontre leur fils, une affreuse inquiétude d'abord et enfin, une rancune qu'ils exprimaient maintenant. Comment avais-je pu les abandonner ainsi, brutalement, sans aucune raison et me présenter ce soir tout aussi brusquement, fantôme inconséquent surgit comme si rien ne s'était passé durant ces trois années d'absence.

Pris de court, j'essayais de me défendre, la vérité était impossible à faire entendre et j'avoue que j'avais peu d'arguments à faire valoir. Je n'avais pas de plan préétabli pour me défendre. Je m'en voulais de n'avoir pas anticipé ce retour aussi soudain qu'improbable. Bien sûr qu'ils se posaient des questions, bien sûr qu'ils avaient pensé au pire, j'aurais dû y penser moi-même, établir un scénario solide, au lieu de cela je me trouvais démuni devant mes géniteurs. J'éludais les questions trop précises, arguant que j'avais suivi un vagabond beau parleur qui m'avait fait miroiter monts et merveilles en terme d'avenir et d'argent. Je m'étais fait flouer, voilà tout.

De fait je revenais à la maison avec une valise pleine de billets mais dont je ne fis pas état, me contentant de la ranger au dessus de mon armoire, dans ma chambre. Cet

argent-là, me laissait l'impression étrange d'être le salaire de mon mutisme, de mes mensonges. Et puis, d'où sortaient ces billets ? Je doutais fort que mes geôliers se soient présentés un jour aux guichets de la banque de France pour retirer des billets imprimés pour le compte de l'état. Je les évitais comme la peste, ne me résolvant à m'en servir discrètement et qu'en cas de réelle nécessité.

Ainsi la vie reprit son cours, les questions sur ma fugue cessèrent. Cela ne voulait pas dire que les interrogations ne persistaient pas. Chez nous, la soupe se mangeait en silence et chacun ravalait ses pensées ou ses préoccupations par pudeur, pour ne pas inquiéter l'autre, ne pas lui gâcher sa pitance si chèrement acquise. Mais je sentais bien que la méfiance demeurait, les regards de mes deux parents n'étaient plus les mêmes, une certaine confiance c'était enfuie.

Je tentais pourtant d'avoir un comportement conforme à leurs attentes, bien que tourmenté par mille questionnements. Cette impression d'être observé en permanence demeurait en moi et était perturbante. Dans notre famille, nous n'avons jamais été excessivement religieux. Avant mon enlèvement, je me sentais d'une liberté totale, l'œil de Dieu au dessus de ma tête, ne me préoccupait pas, j'en riaais en haussant les épaules. Mais qu'en penser désormais ? Je savais qu'ils étaient là, j'en avais la certitude et je sentais bien qu'il m'était impossible de faire quelque chose qui puisse heurter une certaine morale. Comment dire, j'avais peur d'être chassé du paradis terrestre que j'avais pu toucher du doigt. J'étais un privilégié, un élu, auraient pu dire les tenants d'un culte. C'était comme si la religion m'était tombée dessus, sans curé, sans église, sans catéchisme. Ne pas tenir compte de leur présence me serait apparu comme un péché, une provocation et un défi aux dieux qui me surveillaient désormais. En fait, je craignais leurs foudres, le renvoi du jardin d'Eden, le bannissement.

J'avais vingt ans, l'âge d'aller aux bals et de rencontrer des jeunes gens de mon âge. Peu à peu je m'efforçais de refouler de mes pensées l'aventure fantastique que j'avais vécue. Sans doute aussi, je voulais oublier ce voyage qui me procurait une sensation de malaise dans la mesure où je le sentais factice et que je n'avais rien pour le rattacher à la réalité.

Où avais-je été ? Peut-être pas si loin, au fond. Je retournais cette énigme encore et encore dans ma tête des journées durant. J'étais nerveux, il me fallait retrouver de la sérénité qui me fuyait. Je partais marcher en campagne pour vider mon crâne de toutes ces interrogations et essayer de trouver un sens à cette aventure ahurissante.

Je m'étourdissais dans les bals du samedi soir et aussi, je dois bien l'avouer, dans l'alcool qui de temps en temps, m'aidait à retrouver l'oubli. C'est dans ce contexte que j'ai bientôt fait la connaissance de ta mère que je commençais à fréquenter.

Mais une autre échéance m'appelait: le service militaire.

Je partis pour Lyon pour faire mes classes et par la suite pour Chalon-sur-Saône où je demeurais le reste de mon incorporation. Je te passe les détails de ma vie militaire qui sont l'expression d'un long ennui, sans réel intérêt pour revenir bien vite à ma vie campagnarde.

A mon retour je me mariais à ta mère et tu vis le jour un an environ après notre mariage. Nous étions en 1938, déjà. Le temps avait passé sur ces événements extraordinaires. Je n'avais pas eu de nouvelle de mon mystérieux correspondant et

mon voyage improbable commençait à s'estomper dans ma mémoire, jusqu'au jour où j'ai reçu une lettre. Sur l'enveloppe de papier kraft, brun, mon nom et adresse y étaient dactylographiés. Dans cette lettre, elle-même tapée à la machine, mon mystérieux correspondant me donnait rendez-vous à Lyon pour la semaine suivante. Il me précisait l'endroit, un bouchon au pied de la Croix Rousse, l'heure du rendez-vous et aussi une possibilité de rattrapage, si par hasard j'avais une impossibilité à me rendre à Lyon ce jour-là.

Je te l'avoue, mon premier réflexe a été de rejeter cette lettre, mais une petite musique au fond de moi m'en a empêché. Comment l'interpréter? De la peur? De la curiosité? Sans doute un mélange de sentiments mais surtout une main ferme qui me poussait dans le dos vers cette rencontre mystérieuse. Ce sentiment quasi religieux que j'évoquais plus haut est revenu en force, si je ne me rendais pas à ce rendez-vous, je risquais de déclencher les foudres de ceux qui avaient investi sur ma personne.

Nous étions en plein mois de Juillet et il faisait chaud, je m'en souviens. Lyon était écrasé de soleil quand je m'y pointais, endimanché, ma veste sous le bras et les bras de ma chemise relevés pour me donner un semblant de fraîcheur. Le rendez vous était prévu dans un petit bistrot et je bénis mon correspondant en commandant une boisson fraîche. A l'heure dite, il était là, je n'ai eu aucune peine à le reconnaître quand il s'est dirigé vers moi, souriant et détendu.

L'homme s'est assis face à moi et nous avons commencé à deviser de tout et de rien. Il s'est enquis aimablement de mon voyage, me demandant des détails sur ma vie, tout cela avec le plus grand naturel, comme deux copains se retrouvant après une longue période d'absence. Je commençais à me poser des questions sur le but réel de la rencontre, me trouvant de moins en moins à l'aise, je m'agitais nerveusement sur ma chaise. L'homme a dû s'en rendre compte car il en est venu à ce qui nous réunissait à Lyon ce jour là.

«Vous allez vous rendre à la librairie de la Croix Rousse me dit-il, vous demanderez aux vendeurs le traité de mécanique de Timoshenko, c'est un ouvrage en deux volumes. Voici de quoi le payer largement. Quand vous aurez acheté les livres, vous me les ramènerez ici.»

Je restais interdit devant sa demande avec la forte envie de lui répliquer qu'il aurait pu le faire lui-même, sans que je perde ma journée en un voyage bien inutile.

«Je sais répliqua-t-il aussitôt, ça paraît idiot de vous avoir dérangé pour ça, mais comprenez bien que je n'y suis pour rien, ce sont «eux» qui demandent que cette transaction soit faite ainsi.»

Je haussais les épaules devant la nouvelle absurdité dont j'étais témoin. Avec mauvaise humeur je me levais pour me rendre à la librairie indiquée et m'acquitter au plus vite de cette tâche irrationnelle et pouvoir revenir aussitôt à la maison, tout en me demandant quelle était l'utilité réelle de l'acquisition de ce concentré de science tenant lieu de bible sacrée aux yeux des mécaniciens du monde entier pour ces gens supposés nous dépasser en connaissances au-delà de l'imaginable.

J'ai acheté les ouvrages qu'il me demandait, je lui ai apporté les imposants bouquins en les posant lourdement devant lui sur la table du bistrot où il m'attendait, histoire de lui montrer ma contrariété pour un dérangement dont je ne percevais pas le but final. Cette fois, nous n'avions plus grand-chose à nous dire et j'ai pris le chemin du

retour, toujours traversé par l'absurde de tout ceci. J'ai fini par tout envoyer balader dans ma tête, inutile de perdre son temps à trouver un sens au déraisonnable. Je me suis promis de ne plus répondre aux sollicitations de ce genre et de me concentrer sur le travail qui m'attendait à la maison.

Le retour au bercail fut assez pénible, car j'avais dû mentir sur le but réel de ma visite à Lyon. J'avais prétendu que le médecin m'avait envoyé en consultation à l'hôpital et ma femme, un peu inquiète, m'a posé toutes sortes de questions auxquelles je me suis efforcé de répondre de mon mieux pour éloigner son anxiété d'une part et quelques autres soupçons d'autre part. Mais comme j'ai eu l'occasion de le dire, en cette campagne française profonde, nous étions des taiseux et finalement tout cette histoire fut emportée par les préoccupations quotidiennes.

Drôle d'exercice, mais avais-je vraiment le choix? Qu'aurait-elle dit si je lui avais raconté le but réel de mon déplacement lyonnais

Ce fut tout pour la période d'avant guerre, après cela, la vie redevint normale, elle se figeait dans un présent éternel. Je n'ai pas reçu d'autre lettre de mon mystérieux intermédiaire. La guerre est arrivée et, à nouveau, j'ai été mobilisé jusqu'à la débâcle de 1940. J'ai eu la chance d'échapper au sort des prisonniers et, libéré de mes obligations militaires, je suis revenu travailler au pays. C'est à cette époque que je quittais le travail à la ferme pour m'engager comme maçon. Les temps étaient durs et je devais faire mieux pour assurer la survie de ma famille. La ferme avait du mal à tous nous nourrir.

Bien sûr, tu vas me demander ce que je faisais de cette valise de billets au dessus de l'armoire dans ma chambre. J'en faisais un usage des plus modéré qui permettait à la famille de vivre sans trop de peine. Je m'arrangeais pour éponger une dette par ci, que le père avait pu contracter, ou bien un achat que ma femme différait depuis trop longtemps par là, toujours de petites sommes pour nous faciliter la vie. Cet argent me brûlait toujours autant les doigts comme un bien mal acquis.

De fait, mon travail en extérieur me donnait un peu plus de liberté de mouvement, j'avoue avoir savouré être libéré d'un carcan familial trop lourd pour moi, un bonheur qui ne se dit surtout pas. Je trouvais dans mon nouveau métier un nouvel intérêt, de nouveaux compagnons de route, d'autres horizons que celui de mes champs. A la ferme, ta mère compensait mon absence.

De cette nouvelle situation, mes gardiens célestes n'allaient pas tarder à profiter.

Au cours de l'année 1941, je fus à nouveau sollicité, pas d'achat de livre cette fois, mais il me fut demandé de collecter des journaux et autres parutions pour des dates bien précises. Je m'acquittais assez facilement de ma tâche et livrais des revues à mon correspondant aux rendez-vous fixés par lui. Il faisait le déplacement depuis Lyon et m'attendait le soir au pied d'un calvaire. Quand les journaux demandées étaient vraiment spécialisées, je prenais mon vélo et poussais jusqu'à Paray pour les commander. J'essayais bien d'en savoir un peu plus sur lui à chaque rencontre, mais mes questions étaient éludées, il souriait avec gêne répondant souvent par ellipses ou alors en me disant carrément qu'il ne pouvait répondre ou bien qu'il ne connaissait pas de réponse à ce que je lui demandais. Un jour pourtant, j'osais le questionner : Est-ce que lui aussi avait été enlevé? Droit dans les yeux il m'a répondu positivement, mais il m'a fait aussitôt savoir qu'il ne pouvait m'en dire davantage

sous peine de se mettre en danger. Je ne lui posais donc plus de question personnelle et nos relations, dès lors, se bornèrent à ces échanges de documents qu'il me priait de collecter pour nos mystérieux étrangers.

Nos relations devenaient cependant plus détendues à chacune de nos rencontres.

Il y en eut trois. Il finit par se risquer à de petites confidences sans trop se mouiller mais qui nouaient entre nous de petits liens meublant les bourdonnements de silence.

Jusqu'à ce jour de 1942 où il me posait la question suivante:

«Vous plairait-il de retourner là-bas?»

«Là-bas?»

«Oui là-bas, enfin, je veux dire chez eux»

Je le regardais interdit. Ainsi il pouvait y avoir un retour vers ces étranges aventures? Un retour vers LA connaissance? Moi qui était parti de rien et qui avait acquis grâce à nos visiteurs une certaine culture que je me devais de cacher à mon entourage sous peine d'éveiller toutes sortes de soupçons, je me sentis tout à coup avide d'en savoir plus. Une envie d'apprendre encore, de retourner face au cher mur blanc et d'ouvrir mon cerveau le plus largement possible pour y enfourner de la connaissance, encore et encore comme je me serais gavé de nourritures terrestres. La tentation était grande en effet, mais il y avait ta mère et puis toi aussi. J'avais désormais des responsabilités que je ne pouvais ignorer.

Mon correspondant a perçu la teneur de mes hésitations, sans doute lui avait-on glissé une réponse toute faite avant notre rencontre car l'argument n'a pas tardé à fuser: «Ne vous faites pas de souci pour votre famille, tout ira bien pour eux pendant votre absence.»

«Combien de temps serais-je absent?» ai-je demandé.

«Sans doute le même temps que la fois précédente.» Étrangement, j'avais l'impression de ne plus avoir à faire à un homme mais à un médium et qu'à travers lui, je parlais directement à des entités lointaines. Une impression étrange de peut-être, toucher un atome de Dieu, en tout cas d'effleurer l'univers. En le regardant plus précisément, je lui trouvais une expression figée, son regard avait changé et, les paupières mi closes, il me semblait qu'il voyait à travers moi.

«Vous êtes tenté n'est-ce pas?»

Comment lui répondre simplement?

«Je vous ai dit que votre famille n'aurait pas à en souffrir.»

Il souriait maintenant, je lui jetais un rapide coup d'œil, son visage apaisé me redonnait confiance et dans ma tête l'attraction vers cette nouvelle expérience qui m'était proposée faisait son chemin.

Comme tu le sais déjà, j'ai accepté son offre et un rendez-vous très spécial m'a été fixé par mon interlocuteur un peu plus tard sous la forme d'une lettre adressée directement à la maison. Tu pourrais me demander comment ta mère n'est pas tombée sur la lettre, mais elle n'avait pas pour habitude de lire mon courrier et aussitôt la lettre reçue, j'ai eu à cœur de la faire disparaître après l'avoir apprise par cœur.

Et donc un soir de Septembre 42, après le boulot je me suis rendu au lieu du rendez-vous, un coin discret à l'orée d'un bois pas loin de Suin, et là, le temps de griller une cigarette, j'ai vu une étoile descendre du ciel, se faire de plus en plus grande et

brillante avant de se transformer en un engin fait de métal qui s'est posé non loin de moi avec une précision implacable.

Cela a été rapide, une porte s'est ouverte. J'ai humé à plein nez, les yeux clos, l'odeur de ma chère campagne. Cette fois pas d'entité petite et noire, je me suis avancé. Je suis entré dans une pièce spacieuse, plus que la taille de l'engin ne l'aurait laissé supposer. La porte s'est refermée derrière moi et j'ai pris place dans un siège. Aussitôt j'ai été entouré d'une sorte de halo de lumière, autant que de bien être, et le voyage a commencé. C'est tout ce que je peux en dire, car aucune sensation de déplacement ne m'était perceptible, aucune vibration, aucun à coup. Je me suis mis à flotter, comme si mon corps tout-à-coup n'avait plus aucune masse, en apesanteur. Cet état était une sorte de félicité dans laquelle je me serais complu indéfiniment, je flottais et en même temps j'étais assis dans un siège qui collait parfaitement aux moindres aspérités de mon corps, sans contrainte aucune et qui me procurait un bien-être relaxant inconnu sur Terre.

Combien de temps a duré ce voyage suspendu ? Je serais bien incapable d'y accrocher une notion de période, mais il a pris fin et je me suis retrouvé face à celui qui, lors du voyage précédent, avait été mon mentor, le grand blond en robe blanche. Tu serais tenté, j'imagine, de me demander si c'était Jésus et ma description de ce personnage pourrait y faire penser, d'autant qu'en le voyant, il me revenait en tête les craintes que j'avais sur Terre d'une entité d'essence supérieure qui me surveillait. Je me rendais compte cependant, qu'il n'avait rien à voir avec une quelconque religiosité telle que nous la concevons chez nous. Une sorte de sagesse universelle émanait naturellement à son contact. Il m'accueillait avec une générosité non feinte, c'était en tout cas mon ressenti. Quant à moi, j'étais instantanément à l'aise comme revenu dans un univers à la fois familier et libéré de toutes les astreintes que nous connaissons chez nous. Comment dire mieux ? J'étais à nouveau dans mon élément et je lui ai fait part immédiatement de ma soif d'apprendre, requête à laquelle il a accédé avec enthousiasme.

J'ai passé là trois nouvelles années terrestres merveilleuses et planantes, hors du temps et de l'espace, hors de mon existence ici bas. Je veux dire que la notion d'espace et de temps était si différente de celle ressentie sur Terre, qu'elle pourrait se comparer à une apesanteur effective comme si je n'avais jamais quitté le ventre de ma mère. Plus de douleur, plus de tourment, le corps léger comme une plume, l'esprit libre de toute préoccupation autre que celle d'apprendre et d'apprendre encore. Chaque réveil était un départ pour un nouvel enchantement et le soir venu, quand la lumière s'atténuait et changeait progressivement de couleur, je quittais le mur blanc avec la douce sensation d'une journée pleine et bien occupée.

Les capacités de mon cerveau semblaient sans limites, tout ce que j'assimilais devant le mur blanc, je le recevais comme une évidence, et comme un cadeau. J'avais en permanence l'envie d'aller plus loin dans la connaissance et j'y pénétrais comme on entre dans le paradis terrestre.

De temps en temps, mon mentor venait me retrouver pour s'enquérir de mes progrès en langues comme en sciences et je lui racontais bien volontiers mes perfectionnements dans les études et la sagesse. Il me souriait d'un sourire doux et

compréhensif, m'encourageant à approfondir encore les domaines que j'avais choisi d'explorer. Parfois je lui demandais le sens de tout ceci, pourquoi cette connaissance universelle n'était pas dispensée à tous les hommes.

«Te souviens-tu que chez toi c'est le chaos ? Te souviens-tu de la guerre qui fait rage sur la Terre?»

Devant mon visage soudain décomposé, il me rassurait, «Non, rappelle-toi nos engagements, ta famille ne souffrira pas de ces folies, enfin, pas plus que quiconque.» Percevant mon inquiétude qui se ravivait, il levait la main en guise d'apaisement.

«J'ai juste voulu dire que cela prendra fin bientôt et que tu vas pouvoir les retrouver sains et saufs. Bien sûr comme la fois dernière, nous saurons nous montrer généreux. Quand à l'acquisition de la connaissance, nous ne pouvons pas compter sur la supposée sagesse des terriens. Nous sommes obligés de faire un tri pour dispenser notre savoir. C'est ainsi que nous faisons progresser les choses sur Terre, mais je dois dire que vos progrès sont d'une lenteur désespérante, vous n'avez pratiquement pas progressé depuis le début de l'humanité.»

Quand je lui posais la question ultime, sur le sens de toute cette aventure, il esquivait, sachant intuitivement la direction que je donnais à ma question, à savoir que j'étais l'objet de manipulations. Sa réponse fusait, toujours la même, ne plus penser à cet aspect des choses, de profiter de ces derniers moments parmi eux. Je renonçais donc à en savoir davantage, en tout cas pour le moment, en me disant qu'à mon retour sur Terre je réfléchirai plus profondément et librement, au sens de ce que j'avais vécu.

En attendant, mon trouble et mes craintes demeuraient et rôdaient au bord de cette félicité dont je me demandais par moment si elle n'était pas factice. Etais-je en train de vivre dans «Le meilleur des mondes» façon extra-terrestre ? Pourquoi me bourrait-on ainsi de connaissances dont je dois dire que jusqu'à mon second voyage, ils n'avaient servi à rien. Dans quel but ? Pour améliorer ma vie ou pour une autre cause qui m'échappait totalement ?

Et puis un jour est venu la fin du second voyage. Je veux dire par là que la séquence fut interrompue sans plus d'explication et, tout aussi confortablement installé qu'à l'aller, le retour s'est fait comme dans un rêve. Mais cette histoire n'était-elle pas un rêve du début à la fin ?

J'en venais même à douter du sens de ma propre vie sur Terre.

Cette Terre je la retrouvais au sud de Lyon, par une nuit chaude qui me fit penser que nous étions en été. Pour l'occasion, ils m'avaient affublé d'un uniforme qui devait être celui de l'armée américaine si j'en jugeais par le drapeau brodé sur la manche et sans oublier les rangers aux pieds. J'avais à la main ma valise pleine d'argent comme à mon premier retour.

Déboussolé par ce largage en pleine nuit et en pleine campagne, le retour à la pesanteur terrestre m'était pénible. J'avais perdu le sens de l'effort et je me fatiguais vite. M'asseyant sur le muret d'un jardin pour reprendre mon souffle, je remarquais l'arrivée prochaine de l'aurore. Peu après, je faisais la rencontre de mon premier être humain en la personne d'un jeune homme qui se rendait aux champs pour s'enquérir de son troupeau. Je lui demandais assez gauchement où nous étions, il me regarda bizarrement avant de répondre.

«Ampuis» il a fait, laconique.

« Où ça? »

« Ampuis, nous sommes à Ampuis! » m'a-t-il répété comme s'il parlait à un enfant.

« Ah! Ai-je fait un brin gêné, mais comme je ne suis pas du coin, pourriez-vous me dire où ça se trouve? »

« Au sud de Lyon, sur la rive droite du Rhône, à environ cinquante kilomètres de la ville. »

« Heu ... et comment on fait pour aller à Lyon? »

« Y a un bus qui passe dans la matinée, mais pas avant dix heures au moins. »

« Bien, merci »

« Pas de quoi ... »

« Ah! Au fait, quel jour est-on? »

Là, il a ouvert la bouche, l'air idiot et l'a refermé en me regardant avec ces yeux exorbités.

« On est le vingt-huit Août »

« De quelle année? » je me suis risqué d'un air aussi dégagé que possible.

Là, ses yeux se sont rétrécis pour n'être que deux fentes de méfiance paysanne, je le sentais soudain sur ses gardes. Je lui souriais gauchement, lui montrant mon accoutrement.

« Vous savez, j'ai été largué ici pendant la nuit et je ... enfin je ... ça fait longtemps que... »

Je me rendais compte tout à coup que toute explication serait veine et il m'a planté sur le bord de la route, éberlué par le drôle de zèbre qu'il avait croisé de si bon matin.

Cette rencontre m'a fait réfléchir et m'a rendu méfiant. Quand les commerces se sont ouverts, j'ai guetté le bistrot du coin pour aller y prendre un café, espérant glaner parmi les consommateurs quelques renseignements qui me seraient utiles. Je m'asseyais à une table un peu en retrait, inutile de me mettre en avant avec cet uniforme, je n'avais pas le prestige d'un jeune héros et j'écoutais les conversations autour de moi. Il m'est apparu assez vite que nous étions à la fin de la guerre, toutes les conversations tournaient autour d'un seul sujet : l'Allemagne avait perdu la partie, les américains, les russes et les anglais, mais aussi les français, avaient fini par prendre le dessus et chasser l'ennemi du territoire. Pour moi qui avait vécu la débâcle de quarante, de telles nouvelles ouvraient des tas d'interrogations sur le déroulé de cette guerre affreuse. Mais point d'indication d'année, j'estimais que dans le meilleur des cas nous devions nous trouver à la fin des années quarante, voire au début des années cinquante. Je manquais de repaire indéniablement et cela m'angoissait jusqu'à la panique. La guerre avait dû être longue pour que des nations aient pu retourner la situation en leur faveur. On parlait de « l'année dernière » qui apparemment avait été terrible. A cette évocation, je tremblais à nouveau en pensant aux miens et malgré toutes les garanties et promesses qui m'avaient été faites. Mais on disait aussi que les américains étaient venus à notre secours pour relever le pays. Mon salut est venu avec le porteur de journaux qui a déposé un maigre paquet à l'entrée du commerce avant de repartir aussi vite qu'il était apparu. Je me levais pour acheter un journal et voir enfin en quelle année je me situais. J'avais discrètement ouvert ma valise pour y prendre un billet, mais lorsque le patron a vu la coupure à forte valeur et toute neuve de surcroît, il m'a regardé avec méfiance.

« Je ne sais pas si j'aurais la monnaie » a-t-il grincé entre ses dents.

« Ajoutez mon petit déjeuner et faites au mieux » ai-je répondu avant de m'enfuir afin de ne pas éveiller davantage de soupçons.

Mille-neuf-cent-quarante-cinq!

Il avait donc fallu cinq ans pour venir à bout de ce conflit. Lorsque j'avais quitté la Terre en quarante-deux, les positions des anglais et des russes ne semblaient pas très confortables, en tout cas c'est ce que racontait la propagande nazie. Les américains étaient donc entrés dans la danse de façon significative comme le laissait supposer mon uniforme.

J'en déduisais que pour ce second voyage j'avais passé trois années terrestres là-haut, exactement comme lors du premier. Pourquoi là-haut d'ailleurs?

Je me jetais sur les nouvelles présentées dans le canard. Les perspectives étaient sombres, le pays m'a paru effectivement ravagé. Partout des ruines, des chemins défoncés, des voies de chemin de fer détruites, des usines en ruine. J'ai tout lu, du début à la fin, histoire d'en savoir un maximum sur la situation où je me trouvais. Même les publicités je les ai lues de fond en comble. Il me fallait me réhabituer à cet environnement qui me paraissait si hostile. Tout mes sens en éveil, je restais tapis dans mon coin, buvant les paroles que débitaient tout ces visages inconnus qui m'entouraient et dont certains remâchaient le malheur qu'ils venaient de vivre. J'assimilais les gestes et apprenais mon journal par cœur!

L'extraterrestre c'était moi! Je me sentais un étranger au milieu de ceux qui auraient dû être «les miens». De ce second voyage, je revenais déconnecté avec l'amère impression de ne plus être tout à fait du monde que j'avais sous les yeux. Cela m'a paru vertigineux, un retournement de situation que je n'avais pas envisagé. Ces gens qui m'entouraient ne me semblaient plus de mon monde. Ou se situait mon monde d'ailleurs ?

Assis à ma table j'observais en silence, tous les sens en éveil, captant le moindre fait pour l'assimiler et l'intégrer afin de compléter mes connaissances et le vocabulaire courant qui faisait la part belle à la guerre, à sa fin, et à la débâcle de l'Allemagne.

Plus tard, je me suis levé pour acheter un billet de car pour Lyon. Le tenancier après m'avoir toisé de la tête aux pieds, m'a informé que le bus devait passer vers dix heures-trente mais compte tenu de la situation, il pouvait avoir beaucoup de retard. Lorsque j'ai ressorti mon bel argent, il a tiqué une nouvelle fois, sa valeur élevée ne le rassurait pas, mais peut-être que l'uniforme que je portais, le rendait circonspect. En soupirant, il a raclé le fond de son tiroir pour me rendre le trop perçu et je m'en suis retourné à ma solitude, me gardant bien de lui demander de préciser la situation. J'ai attendu encore une bonne heure avant qu'un autobus poussif ne s'arrête devant la porte dans des hurlements de ferrailles mal traitées. Il était déjà bondé, inutile d'y chercher une place et je suis resté debout dans la foule, tenant à la main ma petite valise en carton.

Bienvenue à la maison!

L'autocar a brinquebalé encore une bonne heure sur des routes en mauvais état avant d'atteindre Lyon où il m'a déposé près de la Part-Dieu.

En descendant du bus, regardant autour de moi, j'ai repéré un kiosque à journaux où j'ai acheté tout ce qui pouvait s'imprimer en ces jours difficiles. Puis, je suis retourné

me cacher dans l'ombre. Assis sur un banc, j'ai pris vraiment conscience de l'ampleur de mon ignorance. Les journaux parlaient des batailles horribles de cette guerre qui venait de se terminer. J'assimilais avec stupéfaction la violence qui avait fait rage ces dernières années sur cette terre. J'ai lu des articles sur les camps de concentration et les horreur qui s'y étaient produites. Ils parlaient d'une nouvelle bombe qui faisait des ravages au delà de tout ce qui était connu à ce jour, la bombe atomique que les américains avaient mise au point et lancé par deux fois contre le Japon pour y faire des centaines de milliers de morts à chaque reprises.

Comment les hommes pouvaient-ils faire preuve d'autant d'imagination dans la violence?

J'ai été pris soudain d'un immense désespoir. Je restais incapable de bouger, la tête tournante et bourdonnante. J'ai pris ma tête à deux mains pour me mettre à pleurer, sans retenue, sans honte. Brusquement, un flot de larmes a inondé mes yeux et brouillé ma vue.

«Monsieur, monsieur, ça ne va pas?»

J'ai gardé la tête entre mes mains, incapable de faire face à cette voix féminine qui m'interpellait. Je la sentais embarrassée, et puis d'autres personnes approchaient, intriguées et inquiètes.

«Monsieur, répondez, que ce passe-t-il?»

Sensibles à mon émotion, certaines, me câlinaient d'une voix douce. D'autres, me secouait le bras, c'était un homme cette fois, qui me parlait pour me demander de répondre aux sollicitations. On m'interpellait même en anglais, rapport à cet uniforme dont j'étais accoutré. Je ne pouvais que secouer négativement la tête, incapable de proférer un son.

«C'est sûrement un réfugié, a dit une autre voix féminine.»

«Monsieur, ne vous en faite pas, on va s'occuper de vous. On va aller voir les autorités qui prennent en charge les réfugiés, venez avec nous.»

Je sentais qu'on me tirait par le bras, qu'on me poussait, qu'on me soutenait et je me laissais faire. Ils me conduisaient à travers la gare jusqu'au bureau de la Croix Rouge installé là pour recevoir toutes sortes de gens brisés par les conflits, les revenants des camps, les blessés de guerre, les réfugiés. Là, j'ai été pris en charge par des infirmières qui me demandaient d'où je venais, si je voulais manger, boire, prendre une douche et toute sortes de choses. Je bredouillais des choses sans trop de cohérences et finalement, je dois dire que cela m'arrangeait. Car enfin, que dire à ces gens qui s'affairaient autour de moi ? Ils attendaient que je leur débite mes faits de guerre ou mes pérégrinations de prisonnier mais certainement pas une histoire folle d'enlèvement par des entités d'un autre monde. Je restais donc dans le vague, incapable de cohérence mais essayant de les guider vers une histoire de guerre dans le flou le plus absolu. J'inventais une fable de guerre en Italie, je venais de lire un article sur la bataille de Monte Cassino et je me raccrochais à cette possibilité avec le semblant d'énergie qui me restait.

Finalement, tout ces gens m'entouraient de leur réconfort autant qu'ils le pouvaient et ils me redonnaient confiance dans le genre humain. Le monde n'était donc pas aussi horrible que ce que j'avais lu dans les journaux. Je reprenais pieds parmi les miens et il fallait m'armer pour affronter ce qui était mon univers que je le veuille ou non.

Oublier d'où je revenais, ce que j'avais vécu, retrouver ma peau de terrien, plonger dans la réalité terrestre et oublier définitivement les rêves d'un ailleurs. C'est ici que je vivais, sur Terre, ceci était mon monde, inutile de spéculer sur d'autres possibilités. Après un repas offert par la Croix Rouge, pendant lequel j'ai eu le temps de reprendre un peu mes esprits, je me persuadais que j'étais en mesure d'affronter la réalité telle qu'elle se présentait. J'avais repris des forces et je faisais part à cet entourage fort occupé, de mon désir de retourner chez moi. Ils accédèrent à ma demande sans problème, me guidant dans la gare, me faisant délivrer un billet de train. La Croix Rouge s'occupait de tout et je me gardais bien d'ouvrir ma valise de billets, non par cupidité, mais par simple prudence.

Ainsi donc je revenais sur mes terres, sonné de tant de nouvelles sombres. Comment les miens avaient-ils pu survivre ? Me retrouver dans ce quotidien si bouleversé ouvrait en moi de nouvelles inquiétudes. Comment avais-je pu faire confiance aux entités d'un autre monde et laisser ma famille dans les difficultés au milieu d'une guerre sanglante. Cela ressemblait soudain à de la lâcheté, à de l'égoïsme, à une certaine inconséquence. J'avais femme et enfant qui attendaient tout de moi et j'étais parti courir des chimères. Je me dégouttais. L'acquisition d'un savoir devait-il se faire au prix de souffrances que j'avais infligé aux miens ? Lors de mon premier voyage j'étais encore un adolescent, sans contrainte autre que de travailler à la ferme, mais pour le second, mes responsabilités étaient bien différentes. Toutes ces réflexions me plongeaient à nouveau dans une déprime profonde. Comment avais-je pu prendre une telle décision que je jugeais maintenant monstrueuse ? J'étais un monstre, un monstre venu d'ailleurs, un monstre venu de l'espace, je me faisais peur moi-même.

Je dévisageais cette foule qui envahissait les quais. Une pauvre humanité encombrée de bagages des plus hétéroclites, surchargés de valises de toutes sortes. Des familles dont des parents énervés et préoccupés houspillaient leurs enfants pour les tenir auprès d'eux ou pour les faire avancer dans ce capharnaüm ferroviaire et anarchique où l'on pouvait douter qu'un train puisse partir un jour. C'est pourtant ce qui s'est produit. Avec une bonne heure de retard et dans un délire de métal torturé et de vapeur larguée par des soupapes défailtantes, j'ai senti la secousse du départ. Dans un wagon surchauffé, aux compartiments surpeuplés, aux couloirs assaillis de colis de toutes sortes, où les hommes fumaient, ajoutant à l'épaisseur de l'air, je me tenais dans un angle, sur une plate forme en bout de wagon entre trois valises débordantes empilées les unes sur les autres et une cage de bois où des poules, elles aussi entassées, caquetaient, inquiètes de leur sort, souffrant de la soif qui étreignait tout ce qui était vivant. J'étais loin du confort cosmique de mon voyage à travers l'espace et je pouvais douter de sa réalité pour être aussi brutalement confronté à la pauvreté de la condition humaine. Quel sens donner à tout ceci ?

Je suis descendu à Mâcon où il m'a fallu encore attendre pour trouver un autocar se dirigeant vers Paray le Monial pour me rapprocher de chez moi, vaguement inquiet de l'accueil que je recevrai. Je me rappelais de mon premier retour et la réception glaciale de mes parents. Cette fois il s'agissait de ma femme. De quel genre de reproche allait-elle m'accabler ? Mon attitude, que je jugeais lâche, me rendait plein de remords et d'appréhension. Dans mes lectures de journaux, j'avais lu une multitude d'annonces, d'avis de recherche, d'appel à l'aide pour retrouver un fils, un père, une

mère. Je me demandais si elle aussi, avait passé ce genre d'avis.

Avant d'atteindre la ferme familiale, je montais donc un scénario plausible d'une rafle par les allemands, et d'une déportation immédiate pour aller soutenir l'effort de guerre au-delà du Rhin.

En arrivant par le chemin de terre qui dessert notre maison, je l'ai vue, une vieille bassine émaillée appuyée à sa hanche qui allait donner du grain aux poules. Je me suis arrêté pour l'observer. Elle distribuait à la volée les graines au milieu de caquètements impatients. Je me suis avancé et elle m'a vu. Elle a lâché la bassine pour courir vers moi et me prendre dans ses bras pour une longue et chaude embrassade. Puis elle s'est reculée pour m'inspecter de la tête aux pieds. A ses sourcils froncés, j'ai bien vu qu'elle se posait mille questions. Sans plus attendre, je commençais mon récit fictif auquel, l'enthousiasme du retour aidant, j'ajoutais des détails en brochant à partir de mes lectures de journaux et finalement, contrairement à la fois première où je fus blâmé, cette fois-ci je fus plutôt pris en pitié par mes proches. Seule ma mère se montrait réservée sur mon sort, j'ai toujours senti chez elle et jusqu'à sa disparition, une suspicion qu'elle faisait roder dans l'air. Une façon de me parler ou de se taire, pour me faire sentir qu'elle n'était pas dupe de mes mensonges. Mais je n'ai jamais eu de conversation en tête à tête avec elle et quand bien même, cela n'aurait rien changé.

Ma femme m'a raconté sa vie sous l'occupation. Pour se nourrir, elle avait travaillé dans les fermes, louant ses bras alentour au gré des saisons. Ainsi elle avait pu survivre et t'élever sans trop de problème malgré la dureté des temps. Elle m'a interrogé sur mes conditions de vie en Allemagne, mon travail en usine. Je me suis inventé une vie outre Rhin du côté de Cologne où je passais mes jours à tourner des obus dans une usine des plus lugubres.

Et puis la vie a repris son cours, le travail ne manquait guère, la tâche était immense. Les questions sur ma vie durant la guerre se sont faites plus rares, il y avait bien d'autres choses à penser et à faire. Relever le pays après le second conflit mondial a occupé toute notre génération et mon aventure elle-même s'estompa peu à peu, effacé par le quotidien. Je n'avais que peu de nouvelles de mon «correspondant». Cela dura l'espace de deux ou trois ans.

Je ressentis juste un petit moment de panique lorsque le gouvernement décida de changer la monnaie, histoire de confondre les fortunes mal acquises pendant l'occupation. Je ne pouvais décemment pas aller à la banque pour changer mes billets, j'aurais été le suspect parfait. Mais une lettre et un rendez-vous discret arrangèrent les choses. On me remit une nouvelle valise pleine de nouveaux billets et le tour fut joué. Je repris donc mon métier de maçon et tu pourrais te demander pourquoi je suis resté au bas de l'échelle sociale alors que j'avais acquis des savoirs qui m'auraient permis de progresser de façon spectaculaire. Sans doute était-ce le sens que les «autres» avaient voulu donner à ma vie. La valise pleine d'argent était là, au-dessus de l'armoire, dans la chambre, une sorte de monnaie d'échange si j'ose dire, mais j'en usais avec modération, pour ne pas provoquer de questions. En ces années d'après guerre, la suspicion était partout et le héros de la veille pouvait tout aussi bien être le salaud du lendemain. Ma famille m'aurait à coup sûr posé mille questions sur la provenance de cet argent providentiel. Je manquais de confiance en

moi, j'avais du mal à mentir et préférais en user discrètement.

Après un temps que je jugeais raisonnable, je me décidais à construire ma propre maison et notre vie en fut facilitée. Dans ce monde en pleine ébullition, le confort arrivait petit à petit, facilitant la tâche de chacun et surtout de chacune. A chaque nouveauté, j'en faisais profiter mon épouse et ma mère, elles l'avaient bien mérité. Ainsi, elles furent les premières à posséder une machine à laver le linge, un réfrigérateur et quand la télé fut accessible, nous en avons acheté une. Par contre, je suis resté fidèle à mon deux roues. D'abord une simple mobylette, et puis une moto pour faciliter mes déplacements. A l'époque, un maçon en voiture, cela aurait semblé suspect! Et puis par goût, j'ai toujours préféré les deux roues.

Mon correspondant se manifestait de temps en temps, nous nous rencontrions le plus souvent à Lyon où nous avions fini par avoir nos habitudes. Les exigences étaient souvent du même ordre, à savoir les journaux, parfois un objet aussi, des plus hétéroclites comme un compteur à gaz ou un téléphone. (Pas toujours facile à se procurer en ces temps où les PTT ou Gaz de France avaient le monopole du téléphone ou de la distribution de gaz.) Je leur procurais aussi des outils, parfois assez chers et j'étais soulagé de pouvoir compter sur ma valise de billets pour satisfaire des exigences que je renonçais à comprendre.

Nous parlions aussi, j'essayais de lui tirer les vers du nez mais à chaque tentatives, l'esquive était là, aussitôt. La seule chose que je pouvais comprendre de sa part était son statut particulier auprès de nos visiteurs qui en faisaient un intermédiaire privilégié. Il était célibataire, libre de son temps et donc son séjour dans leur monde avait été plus long que le mien et ses connaissances étaient bien plus développées que les miennes. Il avait acquis la confiance de ceux qui nous manipulaient. Je ne peux appeler ça autrement qu'une manipulation tu le comprends bien, et cependant, lui comme moi, chacun à son degré d'implication, nous marchions dans leur combine.

En fin de compte, nous étions coincés entre deux manipulations, car ici-bas, il y avait l'autre, celle des gouvernements qui occulte l'information, la mettant hors de la portée des populations, manipulant les médias et refusant catégoriquement toute discussion sérieuse sur un sujet aussi brûlant que celui dont il est question dans cette lettre. Le ridicule restant une arme efficace quoique un brin émoussée avec le temps et les informations qui parviennent tant bien que mal à émerger.

Un jour, bien plus tard, je lui ai posé la question d'un nouveau séjour chez «eux». Nous étions dans les années quatre-vingt et tu avais pris ton envol depuis déjà longtemps. Ta mère et moi n'avions plus du tout d'intérêts réciproques ni communs et pour tout te dire je m'ennuyais, tant à la maison que dans mon travail, ou j'avais pourtant eu le loisir d'évoluer au point de superviser désormais les chantiers complexes confiés à l'entreprise. Alors pourquoi ne pas tenter une autre fugue? Cette idée avait germé dans ma tête au cours des années. Voyant que rien ne changeait sur cette terre, que la bêtise des uns le disputait à la cupidité des autres, je m'étais lassé de lutter, d'essayer de faire évoluer les choses.

Je m'en ouvrais à mon correspondant. Il me posait des questions sur ma vie, écoutait attentivement mes réponses, il réfléchissait longuement avant de me répondre et il me posait à nouveau, d'autres questions.

«Je pourrais effectivement te proposer pour un autre séjour me dit-il un jour, mais il

faut que tu saches que celui-là serait le dernier et il serait sans retour.» Devant ma surprise, il ajouta: «Ils ne peuvent indéfiniment proposer à un individu des aller et retour entre eux et nous. Depuis ton second retour sur terre, je me rends bien compte qu'il t'est de plus en plus difficile de t'intégrer. Arrive un jour ou il faut choisir, pour toi, le moment du choix semble arrivé. Je ne te demande pas une réponse immédiate, je sais qu'elle mérite une longue réflexion parce que les conséquences sont définitives. Penses à ta femme, à ton fils, tu ne les reverras plus!»

Certes, les conséquences étaient dramatiquement définitives et un tel changement de vie méritaient incontestablement une réflexion approfondie, ce que j'entrepris de faire dans les mois qui suivirent. Je viens de te l'écrire, les relations avec ta mère se bornaient à des habitudes de couple usé par le temps et la vie. Qui plus est, je ne trouvais pas auprès d'elle une interlocutrice capable de me comprendre et de me soutenir. Cette communication impossible pesait lourd dans nos échanges alors que je restais avec ce poids au fond de mon cœur.

Toi tu étais loin de nous à présent, tu menais ta vie et tes nouvelles étaient rares et donc la conclusion se fit jour de plus en plus clairement dans ma tête. J'avais en moi le souvenir d'un bien-être envolé, une légèreté du corps et surtout une ouverture incomparable de l'esprit et au fil de mes réflexions et des jours, je sentais le fléau de la balance pencher de plus en plus vers ce paradis qui m'était promis. Sur terre, les conflits avaient succédé aux conflits, il semblait que rien n'avancait, que la mentalité humaine n'évoluait pas, j'étais au désespoir de ne rien pouvoir dire pour rendre notre vie plus légère.

Sans doute me diras-tu que je me montrais égoïste comme je l'avais souvent été. Je te rappelle que je ne suis pour rien dans les événements dont je fais ici le récit. Ce sont des choses qui m'ont été imposées jeune, il est impossible de se sortir indemne de telles aventures. Comment te le faire comprendre? Comment te dire ? Te décrire le fossé qui s'est creusé avec ma famille après ces deux abductions? Comment te faire comprendre la comédie que j'ai dû jouer jour après jour, à chaque minute où je devais contrôler mes dires et jusque dans mes gestes? Pardonne-moi de te l'affirmer mais j'ai souffert de la pauvreté intellectuelle qui m'entourait. Les escapades vers Lyon étaient des bouffées d'oxygène salutaires, nécessaires à mon équilibre général. J'ai pris des plaisirs immenses à m'asseoir en face de mon interlocuteur (Je ne peux hélas te donner un nom!) et à passer des heures magnifiques à parler science, philosophie et encore à deviser sur toutes sortes de sujets, des moments magiques où je pouvais enfin librement laisser mes connaissances s'exprimer, sans fard et sans retenue.

Peut-être que lorsque tu étais enfant, tu as rêvé d'un père idéal, j'aurais pu sans doute être celui-là si je n'avais senti un poids permanent sur mes épaules. Cela reste ma douleur intime, cacher ma véritable personnalité. J'ai pourtant veillé sur tes études et fait de mon mieux, discrètement.

Lorsqu'en 1954 la France fut à son tour confronté à une vague de soucoupes volantes, j'ai eu un moment d'espoir. J'ai lu avidement les journaux en me disant qu'enfin, les mentalités allaient évoluer. Ce ne fut, hélas, pas le cas et je retournais rapidement à mes tourments internes.

Pour finir mon histoire, je t'avoue que j'ai pris LA décision, celle de partir définitivement. C'était le fruit d'une longue réflexion poursuivie toute ma vie. J'ai fini

par me persuader que l'humanité, décidément, n'était pas prête et ne le serait sans doute jamais. Cette constatation s'est ancrée peu à peu dans mon esprit, creusant le fossé avec mes contemporains. J'avais touché du doigt un monde étrange, j'avais fait un pas hors de l'humanité et cela suffisait à faire de moi un être hybride.

J'ai pris contact avec mon correspondant pour mettre au point les modalités de ce départ, nous étions en mille-neuf-cent-quatre-vingt-huit.

Nous avons eu une réunion à Lyon comme d'habitude. Je suis arrivé, soudain soulagé de la lourdeur d'une décision définitive qui ressemblait à la mort avec cependant, en perspective, la vie éternelle. Au fond, n'était-ce pas un fabuleux privilège que de choisir ainsi la fin de ma vie terrestre et la poursuivre ailleurs, sous une autre forme ? Il en a pris acte et nous avons discuté comme d'habitude des modalités de mon transfert. Le lieu de rendez-vous me serait fixé plus tard, il me le ferait savoir par une lettre selon le rite habituel.

Nous avons passé le reste du temps à deviser légèrement, j'étais comme libéré et donc volubile, joyeux, tout entier porté par le projet de ce voyage ultime, oublieux de ceux que je laissais derrière moi. Là encore, lorsque j'y repense en t'écrivant, je me demande si ma désinvolture vis à vis des miens, mon manque de la plus légitime empathie envers vous, n'a pas joué en ma défaveur. Tu sais, mes interrogations, mes regrets, ont quelque chose de mystique et j'ai comme l'impression d'avoir été écarté du paradis. Je ne peux me soustraire à cette pesanteur quasi-religieuse propre à l'humanité, avec en prime la culpabilité qui m'écrase.

De retour à la maison et tout à mon ivresse de l'aventure, j'ai passé mon temps à guetter le facteur, jusqu'à ce jour de Septembre où une lettre m'est parvenue. Je les reconnaissais entre mille, ces missives distinguées par un logo un peu vague et à l'adresse écrite à la machine. Ta mère avait toujours pensé que ces courriers émanaient de mes employeurs et je m'étais toujours bien gardé de l'en dissuader. Ma lettre donc, me donnait un rendez-vous près de Dijon. J'ai été désemparé du choix de cette ville que je connaissais peu et cela me contrariait. Cependant, comme d'habitude j'apprenais la lettre par cœur avant de la faire disparaître.

Le moment venu, j'ai fait comme toutes les fois où je quittais la maison, je prétextais un rendez-vous professionnel à Lyon, et bien qu'à la retraite, cet alibi me servait toujours lors de mes escapades.

J'ai embrassé ta mère avec beaucoup d'émotion, songeant à mon destin tout tracé. Ensuite, j'ai pris la route, non pas de Lyon mais de Dijon.

J'arrivais là-bas sans repère, un peu anxieux de ne rien connaître de l'endroit. Nous étions en septembre, l'été traînait encore parmi nous et il faisait chaud. J'étais fatigué, j'ai eu cette impression déprimante que j'étais désormais un vieil homme et ce voyage en une terre inconnue me contrariait. J'ai pris une chambre d'hôtel en périphérie et pour attendre le moment de la rencontre et me suis mis à étudier la carte que j'avais pris soin d'apporter pour repérer précisément le lieu d'embarquement. Je suis resté là de longues heures à étudier les lieux, à apprendre par cœur cette carte routière, penché sur elle jusque tard dans la soirée, mon cœur battant fort et inondé d'émotions. Mon départ était prévu pour la nuit suivante, j'avais le temps, mais je voulais être prêt, ne rien laisser au hasard.

C'est dans cette chambre que les pompiers sont venus me chercher.

Le gérant de l'hôtel les a appelé le matin suivant après que la femme de ménage m'ait trouvé allongé de tout mon long sur la moquette.

Je me suis réveillé à l'hôpital, dans une chambre anonyme, conscient à la seconde même ou je revenais à moi, que j'avais raté une étape importante de ma vie. Que dis-je, l'étape ultime, définitive. J'étais affolé, j'ai appelé le personnel, j'ai expliqué que j'avais un rendez-vous important, que je devais sortir sur le champs etc ...

On m'a bien sûr ordonné de me calmer, de joindre mes contacts pour annuler ma rencontre. J'ai insisté, j'ai tempêté, j'ai dis que c'était VITAL pour moi, on m'a rétorqué que les soins des médecins étaient tout aussi vitaux, rien n'y a fait, mon cœur malade m'avait trahi et j'étais cloué sur ce lit d'hôpital, en proie à un immense désespoir. Je me suis senti perdu, floué par ceux qui devaient me délivrer d'une vieillesse ici-bas. Ces êtres venus d'ailleurs et mon correspondant me laissaient démuni. Je n'avais plus aucune possibilité de le joindre, je n'étais plus rien.

Mon désespoir était sans fond, les médecins ont cru que ma dépression était dûe à mon infarctus, sans doute avaient-ils quelques raisons de le penser et ils m'ont soigné pour ça. Très vite les problèmes ont surgi: comment donner une explication raisonnable? C'était impossible. Je vivais enfermé dans ce qui était devenu au fil des ans, ma réalité, utopique et sans partage possible. Cette réalité-là, se déchirait pour se métamorphoser tout-à-coup, un mensonge illusoire. Je naviguais entre chagrin et panique, j'avais dit que je me rendais à Lyon et je me retrouvais à présent à Dijon sur ce lit d'hôpital. On avait prévenu ta mère, on m'avait dit qu'elle arrivait, croyant me reconforter. J'étais hagard et finalement, je ne réagissais plus, j'avais fini par capituler et je plongeais pour de bon, dans une réelle et noire dépression.

Ta mère est arrivée, sidérée de me trouver là, dans cette ville inconnue pour elle autant que pour moi. Elle m'a posé toutes les questions du monde sans que je ne puisse lui donner de réponse cohérente, ma maladie l'interdisait. Bref, je luttais contre la maladie et contre les miens.

Que ce fut pénible! Que de temps passé à remâcher cette aventure dans ma tête. Je mesurais la trahison de ceux qui m'avaient en fin compte manipulé jusqu'à l'os! Plus je pense à cet épisode, plus je me dis que j'étais tombé dans un affreux traquenard. Pourquoi? Je m'étais toujours montré loyal et eux bienveillants. Alors, pourquoi m'avoir trahi? Pourquoi Dijon plutôt que Lyon? Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi? Était-ce cette lâcheté envers les miens qu'ils me faisaient payer? La décision que j'avais prise, était-elle inappropriée à leurs yeux, ou bien avaient-ils jugé que j'étais devenu inutile?

Qui pouvait répondre de façon cohérente à tout cela?

Imagine le bouillonnement en ma tête pendant de longs jours et de plus longues nuits encore. J'en avais perdu le sommeil et mon état s'empirait. Ta mère était au désespoir de me voir ainsi, elle qui m'avait toujours connu dynamique et enjoué, avait en face d'elle une loque amorphe. Je sais qu'elle a envisagé toutes les possibilités sauf la bonne bien sûr. Elle a pensé à une maîtresse bien entendu, je sais qu'elle a enquêté en ce sens sans rien trouver, évidemment. Elle a interrogé mes anciens collègues de travail qui sont tombés des nues quand elle leur a parlé de réunions de travail sur Lyon. Ses soupçons sont devenus intolérables pour moi et une fois libéré de l'hôpital, j'ai fui cette maison qui de toute façon n'était plus la mienne.

Il fallait que je parte, c'était devenu pour moi une nécessité. Ta mère a tout fait pour retenir son mari pourtant devenu un inconnu pour elle. Par amour, par devoir ? Je ne sais pas, quant à moi, je me suis enfermé dans ce qui était devenu une prison intellectuelle. Sans doute aurais-je pu fournir une explication, c'est ce que je me dis en t'écrivant, avec moins d'orgueil, ou de lâcheté et plus de confiance dans ma famille, mais je me pose encore la question de ma propre liberté. Qui tirait les ficelles du pantin ?

Alors, quand je me suis senti mieux, je suis parti.

Je me suis rendu à Lyon où j'ai pris un petit appartement dans un quartier populaire pour m'y fondre et j'ai écrit une lettre à ta mère lui demandant de pardonner mon attitude et de ne pas me rechercher.

Pathétique! Je voulais me dissoudre dans la foule, devenir anonyme et vivre le restant de mes jours en ruminant mes regrets et méditant sur mes illogismes.

J'ai vécu ainsi pendant encore cinq années à retourner dans ma tête mon chagrin insondable. Et puis le cancer m'est tombé dessus, il fallait s'y attendre, je pense. Cela n'a fait qu'approfondir mon envie d'en finir avec la vie. Au début, pourtant, j'ai voulu lutter, j'ai encore imploré ceux qui auraient pu venir à mon secours, mais le ciel est resté muet.

Lutte-on contre les montagnes? J'ai compris que là devait s'arrêter mon chemin et du fond de ma solitude je me suis dit que je devais confier tout ceci à quelqu'un. Qui d'autre que toi mon fils? Tu es tout ce qui me reste de famille, avec ta mère bien sur, mais comprendrait-elle ce que je viens de t'écrire? Que penserait-elle d'une nouvelle folie de son fantasque de mari ?

J'ai donc commencé à t'écrire pendant mes longs séjours à l'hôpital, cela donnait un sens à mes interminables journées d'ennui. De toute ma vie je n'ai eu pour toi qu'une plume des plus brève, aux anniversaires, aux Premiers de l'an, et c'est à peu près tout, comment interpréteras-tu cette longue missive, surgie de nulle part ? Je voudrais que tu sois convaincu de la véracité de ce que tu viens de lire, mais comment te convaincre?

Viens l'heure de te demander pardon si je n'ai pas été le père que tu souhaitais, j'ai fait ce que j'ai pu compte tenu des circonstances. Quand tu recevras cette lettre, je ne serai plus de ce monde, les gens qui me soignent ont des consignes en ce sens. Ça m'a fait drôle de l'écrire, moi qui voulais disparaître, mais pas de cette façon là ! Je te laisse peu de choses au fond, cela tient en une petite valise, celle-là même qui me fut donnée jadis et qui contenait de l'argent, le prix de ma vie.

POST SCRIPTUM

Le récit que vous venez de lire n'est pas une fiction. Du moins, elle ne l'était pas lorsque j'en ai lu quelques passages

. Peut-être qu'avec le temps, des langues se sont déliées et qu'aujourd'hui ce n'est plus qu'une fiction. En matière d'ufologie, les revirements sont nombreux.

Cette lettre écrite par un père dans les derniers jours de sa vie à son fils aurait donc bien existé. J'en ai lu des extraits dans une revue spécialisée. J'ai inventé les épisodes manquants. Il est aussi fait mention de la dite lettre dans un livre regroupant des

témoignages sur le phénomène OVNI en France. Quelle que soit la vérité, l'histoire me paraissait belle et méritait un développement. C'est ce que j'ai fait en essayant de me mettre dans la peau d'un tel personnage.

Pour écrire mon récit, je me suis contenté de changer les lieux, même pas l'époque, et le pays où ces faits se sont produits est bien la France.

Il n'est jamais simple de trier le vrai du faux dans ces histoires et le doute est toujours permis, c'est la loi du genre, nous faire douter de nos sens, voir de jouer avec notre raison. C'est pourquoi, il est si tentant pour les autorités de nier tout en bloc d'un haussement d'épaule en faisant passer celui qui insisterait pour un imbécile, un illuminé, voir pire encore. En tout cas, une telle attitude a été la normalité pendant des décennies et il a fallu beaucoup de courage à une poignée d'hommes de bonne volonté à travers le monde pour faire évoluer lentement les choses.

Pour en revenir à cette fameuse lettre, après que les fragments en furent publiés, ceux qui l'avaient fait auraient bien voulu aller plus loin, la publier dans son entier. Ils n'ont jamais reçu l'autorisation de le faire. Que c'est-il passé?

Il semblerait que le fils de l'auteur de la lettre ait reçu des menaces plus ou moins voilées et quand les ufologues à qui il s'était adressés ont voulu en savoir plus, ils se sont heurtés à une fin de non recevoir. Il s'est dérobé pour avouer en fin de compte avoir brûlé la missive de son père. Il y a donc de fortes chances qu'elle ne réapparaisse jamais et que l'histoire, en fin de compte s'arrête là. Il nous faudra donc nous contenter des extraits et croire en la véracité de ceux-ci.

Je finirai sans doute de vous étonner en vous révélant que d'autres récits de ce genre existent, qu'ils furent rapportés à des témoins dignes de foi, par ceux qui les ont vécus. Des enregistrements furent faits, des comptes rendus publiés et en d'autres lieux que la France, des scientifiques se sont penchés sur les cas des « abductés » pour en tirer des livres. Pour quel résultat? Peu de chose, sinon le sentiment de plus en plus prégnant que tout ceci est une vaste manipulation dont l'humanité toute entière est le jouet. Le sentiment que nous vivons dans un monde fantastique où tout est faux, et que nous sommes entre « leurs mains ».